

SÉMINAIRE 2013-2014

ENCORE ET ENCORE !

Retour sur la Troisième (VIII)

Transcription de l'intervention de
Christian DUBUIS SANTINI



Avril 2014

Transcription : Cécile CRIGNON

Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

Christian DUBUIS SANTINI : Donc, c'est la huitième *Troisième*. Je vais vous épargner le résumé des épisodes précédents parce qu'on va écouter un passage un peu plus court de Lacan et ce passage est essentiel puisqu'il se dit beaucoup de choses en très peu de temps. Des choses très importantes pour ce qu'il en est de la psychanalyse aujourd'hui, notamment la formidable **incompréhension** qu'elle génère et **les confusions notamment avec la psychologie et la psychothérapie**. Là, c'est très clair vous allez voir.

Et le registre de **l'inconscient**, donc *il y a un seul inconscient bien sûr*, il n'y pas *deux inconscients* : un inconscient réel et je ne sais pas quoi... c'est très clair là-dessus.

Et aussi la différence qu'il y a entre la parole en tant que parole : une parole ce n'est pas une leçon, c'est une parole avec **la contingence de la parole** et :

La psychanalyse est vraiment une discipline de la parole.

Donc on va écouter Lacan tout de suite justement :

LACAN : Cette *Troisième*, je la lis, quand vous pouvez vous souvenir peut-être que la première qui y revient, j'avais cru devoir y mettre ma parlance, puisqu'on l'a imprimée depuis, ce, sous prétexte que vous en aviez tous le texte distribué. Si aujourd'hui je ne fais qu'*ourdrome*, j'espère que ça ne vous fait pas trop obstacle à entendre ce que je lis. Si elle est de trop, je m'excuse.

La première donc, celle qui revient pour qu'elle ne cesse pas de s'écrire, nécessaire, la première, « *Fonction et champ...* », j'y ai dit ce qu'il fallait dire. L'interprétation, ai-

je émis, n'est pas interprétation de sens, mais jeu sur l'équivoque. Ce pourquoi j'ai mis l'accent sur le signifiant dans la langue. Je l'ai désigné de l'instance de la lettre, ce pour me faire entendre de votre peu de stoïcisme. Il en résulte, ai-je ajouté depuis sans plus d'effet, que c'est la langue dont s'opère l'interprétation, ce qui n'empêche pas que l'inconscient soit structuré comme un langage, un de ces langages dont justement c'est l'affaire des linguistes de faire croire que la langue est animée. La grammaire, qu'ils appellent ça généralement, ou quand c'est Hjelmslev, la forme. Ça ne va pas tout seul, même si quelqu'un qui m'en doit le frayage a mis l'accent sur la grammatologie.

La langue, c'est ce qui permet que le vœu (souhait), on considère que ce n'est pas par hasard que ce soit aussi le veut de vouloir, troisième personne de l'indicatif, que le non niant et le nom nommant, ce n'est pas non plus par hasard ; ni que d'eux (d'apostrophe avant ce « eux » qui désigne ceux dont on parle) ce soit fait de la même façon que le chiffre deux, ce n'est pas là pur hasard ni non plus arbitraire, comme dit Saussure. Ce qu'il faut y concevoir, c'est le dépôt, l'alluvion, la pétrification qui s'en marque du maniement par un groupe de son expérience inconsciente. La langue n'est pas à dire vivante parce qu'elle est en usage. C'est bien plutôt la mort du signe qu'elle véhicule. Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que la langue n'ait pas à jouer contre son jouir, puisqu'elle s'est faite de ce jouir même.

Le sujet supposé savoir qu'est l'analyste dans le transfert ne l'est pas supposé à tort s'il sait en quoi consiste l'inconscient d'être un savoir qui s'articule de la langue, le corps qui la parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit. Mais le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui, pour y ex-sister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste

pas moins opaque. Il est l'abîme moins remarqué de ce que ce soit la langue qui, cette jouissance, la civilise si j'ose dire, j'entends par là qu'elle la porte à son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets dont le premier, celui que j'écris du *petit a*, est l'objet même, comme je le disais, dont il n'y a pas d'idée – d'idée comme telle, j'entends – sauf à le briser, cet objet, auquel cas ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme éclats du corps, identifiés. Et c'est seulement par la psychanalyse, c'est en cela que cet objet fait le noyau élaborable de la jouissance, mais il ne tient qu'à l'existence du nœud, aux trois consistances de tores, de ronds de ficelle qui le constituent¹.

L'étrange est ce lien qui fait qu'une jouissance, quelle qu'elle soit, le suppose, cet objet, et qu'ainsi le plus-de-jouir, puisque c'est ainsi que j'ai cru pouvoir désigner sa place, soit au regard d'aucune jouissance, sa condition.

Alors je reprends là-dessus :

La langue n'est pas à dire vivante
parce qu'elle est en usage.

Ça, c'est très important de comprendre ce que ça veut dire. On dit *les langues vivantes* par rapport aux *langues mortes*, etc. Tout ça, ce sont des catégories d'une raison qui n'a pas du tout cour dans l'inconscient :

La langue n'est pas vivante c'est au contraire du bois mort comme il le dit un peu plus loin c'est-à-dire que ça repose dans la langue elle-même et c'est bien plutôt la mort du signe qu'elle véhicule.

¹ Dans tout ce paragraphe, il est difficile de distinguer « la langue » de « lalangue ».

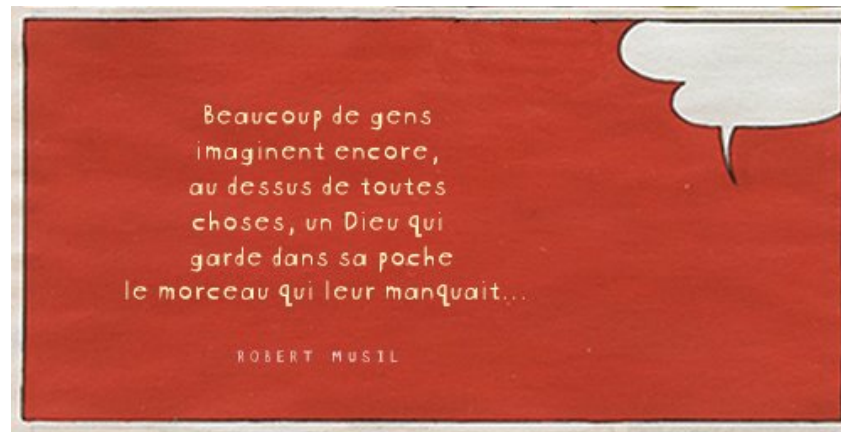
Et là, on est sur une articulation majeure, c'est la différence qu'il y a entre :

⇨ **le signe**

⇨ et **le signifiant**.

Alors là si vous vous rappelez un peu en amont dans le début de la conférence, il dit parlant de l'**idéalisme allemand** :

Ils en étaient à attendre des signes de l'au-delà.



Qu'est-ce qu'un signe ?

Un signe c'est tout simplement le fait que le Réel est encore accroché au signifiant.

C'est-à-dire qu'il se passe quelque chose dans le Réel et ça signifie quelque chose pour moi.

Donc on attend une réponse du Réel...

On peut dire que dans une **communication** par exemple :

une communication, c'est un malentendu réussi



Parce qu'il n'y a pas de communication, vous le savez — rappelez-vous Lacan à Louvain — sauf si c'est sous l'angle d'être un malentendu qui est réussi, c'est-à-dire qu'il y a un bout de réel qui revient.

Dans le cadre de sa définition de **l'inconscient structuré comme un langage**, Lacan définit le **signifiant** par rapport au **signe** justement, c'est-à-dire que :

La psychanalyse n'a qu'une fonction au départ,
c'est de saper cette notion de signe.
C'est-à-dire de signe du Réel.

De voir des signes du réel partout comme on voit des signes cosmologiques — ça, c'est le signe de ça, etc. — on s'aperçoit ça, parce qu'il faut ramener le signifiant à sa pure contingence formelle c'est-à-dire qu'il y a une surdétermination du signifiant puisque le signifiant lui-même ne se définit que par son articulation, c'est-à-dire sa pure différencialité avec

un autre signifiant. Il ne renvoie pas a priori au référent réel.

Et c'est là où on ramène la possibilité dans son séminaire *Encore* de la notion de **signe**. Bien sûr on écarte tout de suite la possibilité d'une régression théorique chez Lacan parce que ce n'est absolument pas le cas, mais ça lui permet de réaccrocher d'un seul coup la notion de **lettre**. Parce qu'il faut qu'on comprenne quand même puisqu'on parle là de **jouissance** :

la notion d'objet petit a



La notion de lettre, c'est la lettre elle-même, mais homophoniquement c'est l'être aussi qui est une lettre encore imprégnée de jouissance.

C'est ça l'objet dont il n'y a pas d'idée, parce que ce n'est pas un objet du monde matériel, c'est une lettre qui encore toute imprégnée de jouissance ne fait pas chaîne avec la chaîne signifiante qui en est détachée.

On va revenir sur :

Le sujet supposé savoir qui est l'analyste

Parce qu'il y en a beaucoup qui se prétende analyste, mais ils sont supposés savoir quoi ?

« dans le transfert il n'est pas supposé à tort s'il sait en quoi consiste l'inconscient d'être un savoir qui s'articule de la langue. Le corps qui la parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit. »

Rien que sur cette phrase-là il y a toute la psychanalyse.

Pas besoin d'aller chercher plus loin, vous avez tout :

⇨ la **parole, la langue,**

⇨ le **corps,**

⇨ la **position de l'analyste** en tant que *celui qui est supposé savoir*, donc *à la place de l'objet petit a* parce que sinon, il ne peut pas y avoir de sujet divisé en face.

Aujourd'hui, quand vous entendez des psychanalystes qui font des interprétations sauvages d'hommes politiques, qui confondent **la psychanalyse** avec **la psychologie**, avec **la psychothérapie**, etc. ; on ne peut pas être plus éloigné de ce qu'il en est de la psychanalyse puisqu'on le voit avec cette notion de signe, dans un premier temps :

C'est la contingence de la parole qui prime.

Donc, on revient sur la différence entre le signe et le signifiant et ensuite on récupère la notion de signe, mais cette fois pour la lettre elle — même, pour définir ce qui va faire le pont avec la jouissance : l'objet petit a.

C'est-à-dire que c'est la seule jouissance qui est possible.

Comme on la vu depuis le début :

Dans le choix forcé entre **le sujet** et **l'être** :

⇨ Comme **l'être** est du côté de la jouissance, l'être est perdu définitivement.

⇨ Il reste cet **flot de jouissance** qui ne peut se reconstruire qu'après-coup — c'est **la logique rétroactive du signifiant** — et cette lettre-là est encore imprégnée de la jouissance.

Donc :

L'être, on n'y accède pas autrement que par la parole.



Alors on reproche assez à Lacan d'avoir limité **le monde des objets** à :

rien

Il n'y a plus que les interactions du sujet avec le langage.

Lacan bien sûr va encore plus loin que ça :

Lacan dit que non seulement le grand Autre — donc l'ordre du langage — n'existe pas non plus, mais le sujet lui-même n'existe pas.

Comme ça, ça met tout le monde d'accord.

**Non seulement, il n'y a pas d'objet,
mais il n'y a pas de grand Autre
et il n'y a pas sujet.**

Alors qu'est-ce qui existe ?



Ce qui existe, c'est simple :
c'est le symptôme.



C'est la seule chose qui existe.

Donc là, si on retrace le parcours du symptôme à travers l'œuvre de Lacan et bien on va comprendre **le rapport du symptôme au fantasme** :

⇒ le passage du **symptôme** au **fantasme** ;
⇨ et ensuite le passage du **fantasme** au **sinthome**, puisque le sinthome, c'est effectivement ce qui n'est plus éliminable.

Alors :

La psychanalyse au départ
c'est un exercice d'interprétation.



Heureusement qu'il rappelle là aussi que ce n'est pas « c'est ta grand-mère, il s'est passé ci, il s'est passé ça... »

Ce n'est que sur l'équivoque signifiante que porte l'interprétation.

Ce n'est pas ramener du sens comme si c'était des signes puisqu'on est dans le signifiant. On coupe les signes.

On enlève tout cet obscurantisme de ramener ça sur le mode du « ça, ça veut dire ça », ça ne veut rien dire du tout. Il n'y a personne qui est capable d'interpréter une déclaration de François Hollande psychanalytiquement ou un tableau de Vallotton psychanalytiquement, ça ne veut rien dire ! Ça, c'est de l'obscurantisme absolu, la psychanalyse ce n'est pas ça.

La psychanalyse est de l'ordre du signifiant,
elle n'est pas de l'ordre du signe.

Le signe n'intervient que dans ce raccord-là d'objet petit *a*.

Donc on le comprend ça, avec le symptôme :

Le symptôme au départ dans le travail de Lacan,
c'est le message qui n'arrive pas à se dire.



*Il est de l'ordre du langage, il est inscrit dans le symbolique.
Le symptôme est adressé. Il est adressé au grand Autre.*

En analyse, le symptôme est adressé au psychanalyste lui-même qui est censé l'interpréter et le résoudre.

Le problème, c'est qu'il ne se résout pas forcément. En tout cas, il ne se résout pas jusqu'au bout. Pourquoi ? La réponse de Lacan, c'est parce que :

Il y a de la jouissance dans le symptôme.

Il y a de la jouissance dans le symptôme donc ce n'est pas qu'un nœud symbolique. Il y a cette jouissance-là. Alors cette jouissance, bien sûr, elle amène à la considération du fantasme.

C'est-à-dire qu'est-ce qui vient boucher le trou dans l'autre c'est-à-dire faire en sorte que le sujet puisse accepter l'absence du grand Autre ?

C'est le fantasme.



Ce fantasme-là permet de saisir d'où vient la jouissance, mais il est en soi inaccessible, en tout cas au sujet lui-même.

Donc le passage se fait du **symptôme** au **fantasme** et devant l'**irréductibilité du fantasme** qu'au fond le sujet doit offrir à son analyste — on a vu la dernière fois avec l'offrande du *silence des agneaux* — et il ne reste plus qu'une seule chose, c'est-à-dire :

le sinthome lui-même

C'est-à-dire un ensemble de traits qui constituent **le reste du sujet** qu'on retrouve dans cette fameuse déclaration des Trimurti² indiennes, c'est-à-dire *tu es cela*, ce résidu, le bout de réel qui fait qu'un sujet peut avoir lieu.

Parce que pour qu'il y ait la possibilité d'un sujet,
il faut qu'il y ait un bout de réel.

C'est pour ça qu'on ramène toujours ces **bouts de réel**, et c'est pour ça qu'il y a toujours cette notion de **signe** comme ce qui est très important. Tout le monde attend des signes du destin, quelque chose qui se passe à l'extérieur pour dire « oui, ça c'est bien, tu es dans la bonne direction », etc.



C'est aussi pour ça qu'il y a autant d'errance dans la compréhension des textes de Lacan parce que quand on ramène les signes, c'est qu'en dehors de ce qui va permettre de comprendre l'objet petit *a*, on est plus du tout dans la psychanalyse. On est dans une sorte de psychologie New-

² Je me suis trompé, je voulais dire les Upanishads... (CDS)

Age, de trucs en fonction de ce qui va arriver, dans la divination, quoi.

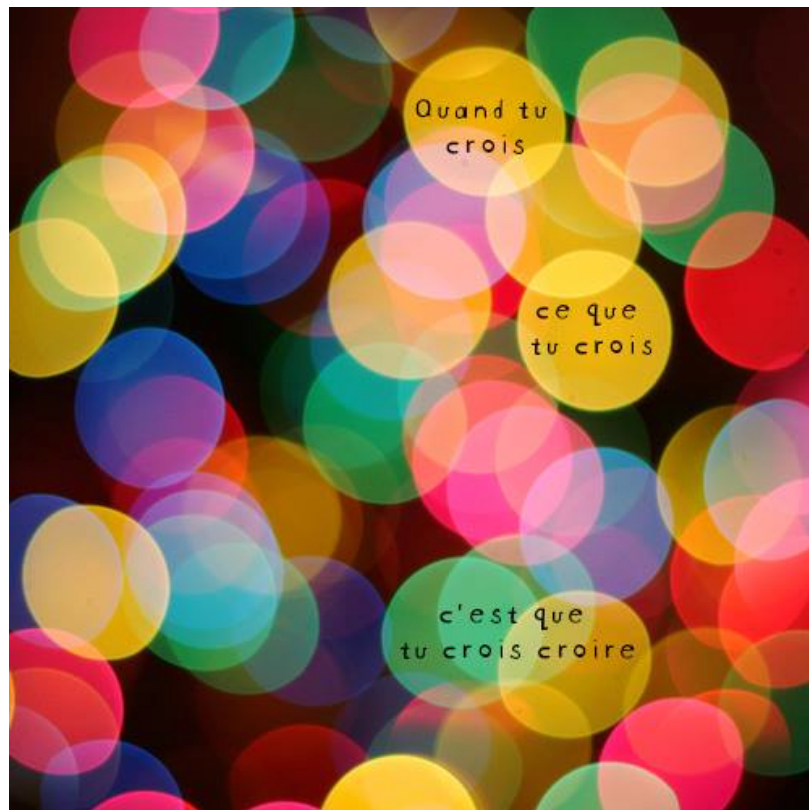
D'ailleurs, ces bouts de réel c'est ce qu'on retrouve aussi dans les séances de spiritisme ou de divination : il suffit qu'il y ait un petit bout qui corresponde à quelque chose que vous savez être vrai pour vous, d'un seul coup ça s'enclenche : et si c'était vrai ? On accroche du sens derrière.

Alors évidemment le sens, lui, est infini.

C'est comme ça que fonctionnent les **religions** donc on va croire dans ces trucs-là.

Non :

Quelque part, la psychanalyse
vous opère de la croyance.



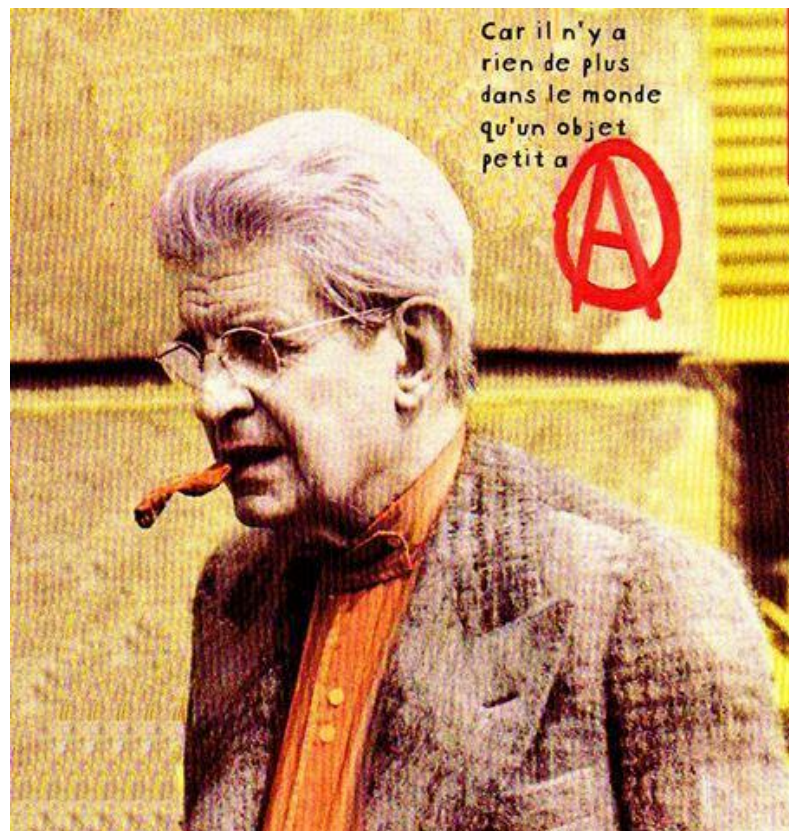
Alors :

**Il y a un sujet de l'inconscient,
mais il n'y a pas d'inconscient du sujet.**

Sinon ça voudrait dire qu'on substantive le sujet.

Le sujet est ce qui NE PEUT PAS être substantivé jamais puisque c'est l'objet petit a qui vient représenter le sujet dans le monde des objets et l'objet petit a lui-même, il n'y en a pas d'idée, c'est-à-dire que c'est juste un élément linguistique imprégné d'une jouissance.

C'est pour ça que, pour faire un peu d'humour, **l'impasse de la philosophie** que résout Lacan, c'est qu'elle se situe entre **symptôme** et **fantasme**. Comme elle n'a pas inventé l'**objet petit a** et qu'elle n'en tient pas compte, elle reste coincée dans son impasse entre symptôme et fantasme : elle n'a pas la possibilité d'incarner subjectivement la pensée et la parole puisqu'elle se prive de l'objet qui lui permettrait de le faire.



Une philosophie qui n'a pas intégré ce qui a été appelé pendant un certain temps *l'anti philosophie lacanienne* n'est tout simplement pas une philosophie actuelle. Elle est repoussée dans les confins de l'histoire pré-lacanienne. Lacan résout ça. Il le résout de manière universelle, mais pas générale. C'est-à-dire que c'est à chacun de faire le travail, il n'y a pas une Doxa qui peut venir comme ça nous abreuver, et puis il n'y a qu'à suivre, non :

**Chacun doit redécouvrir
à partir de son expérience subjective
cet écart entre symptôme et fantasme.**



Ce n'est pas autre chose que ça **la passe**, en vérité. Parce qu'ils en font une espèce de protocole comme s'il fallait passer un examen. Ça n'a rien à voir avec ça. Rien à voir !

La passe, c'est la dimension subjective qui accouche enfin du sujet grâce aux deux modes de jouissance qui sont repérés entre :

⇔ *le symptôme*

⇔ *et le fantasme.*

Et cette fois :

**La passe, ce serait justement
l'identification au symptôme lui-même.**

Ça, c'est un travail de toute une vie.

En tout cas d'une grande partie de la vie et ce n'est pas un truc qui se fait administrativement, *universitairement*, ce n'est pas possible. C'est en ça que c'est absolument antagoniste à la logique psychologique. La psychanalyse, c'est autre chose.

Il y a des gens qui disent « il faut sauver la psychanalyse ! », mais la psychanalyse n'a pas à être sauvée ! La psychanalyse est un discours beaucoup plus puissant que ceux qui prétendent vouloir la sauver. Qu'ils se mettent au service de ce discours-là, déjà, c'est le minimum. Ils veulent sauver la psychanalyse, il y a de quoi rigoler quand même, non ?

Peut-être pour finir sur ça et sur cette image des rapports entre jouissance, Réel et symbolique :

⇨ On a l'idée du flux des signifiants avec des îlots de réel, là on est dans un **cas névrotique**.

⇨ L'inverse, une substance de jouissance sur lequel subsistent juste quelques îlots de symbolique, on est dans un **cas psychotique**.

Comme dirait un ami commun :

Il n'y a qu'un inconscient et le désir et son prophète.

Il faudra revenir aussi sur ça, parce qu'on l'a à peine survolé, cette idée que :

« Le corps est à comprendre au naturel
comme dénoué de ce réel qui,
pour y ex-sister au titre de faire sa jouissance,
ne lui reste pas moins opaque. »

Voilà, ça, rien que cette phrase qui est très claire, en fait, mais il faut la réarticuler avec celle d'avant, et :

⇒ le **sujet supposé savoir**,
⇒ la **jouissance** qui accroche la parole au corps, donc qui devient **lalangue**,
⇒ l'**objet petit a**.

Tout ça est extrêmement clair, c'est simple, mais c'est nous qui sommes compliqués. C'est pour ça qu'on n'arrive pas, avec les complications et toute cette éducation débile qu'on a reçue, à entrer dans le simple. Parce que là, c'est quelque chose de simple. Ça parle de chacun de nous. Si on entend ça déjà, il y a quelque chose qui peut se passer.

On est bête aussi. Il faut le dire.

Il y a quand même une sacrée couche d'idiotie en nous, c'est costaud à résoudre. Surtout chez ceux qui se croient très intelligents, c'est là où l'idiotie est vraiment la plus manifeste.

Il y a qu'à voir Onfray par exemple,
il croit qu'il est très intelligent !



On ne peut pas apprendre autrement qu'à ses dépens.

Le sujet c'est ça.

C'est pour ça qu'au début j'ai voulu dire qu'il y a des institutions partout, mais ce n'est pas là que ça peut se passer, la psychanalyse, puisque ce n'est plus de la parole, puisqu'il n'y a plus de contingence. Ce sont des leçons, il y a des textes qui sont produits, l'humanité s'est mise à produire des milliards et des milliards de textes, mais ce n'est pas là que ça se passe.

**La psychanalyse est la seule discipline de la parole
où la parole elle-même est convoquée dans sa contingence.**



Sa contingence, ça veut dire là où elle se trompe, là où elle se trouve, là où elle rend compte de sa propre bêtise.

Et ça, ça n'a plus lieu d'être puisqu'il n'y a que des professeurs qui donnent des leçons à tout le monde, qui dirigent une entreprise commerciale, c'est du commerce ! Ce n'est plus du tout *une dimension où il y a vraiment du sujet*, c'est-à-dire où il y a la possibilité de se tromper, d'être ensemble, de se tromper.

On est dans la volonté de maîtrise d'une communication alors que :

La communication
ce n'est rien d'autre qu'un malentendu réussi.

Ça veut dire que chacun croit quelque chose que l'autre ne sait pas lui-même qu'il croit ! Il y a beaucoup d'exemples sur ça, c'est très intéressant. Ça marche parce que chacun dans son truc croit quelque chose de l'autre, mais qui n'est pas du tout ça. C'est ça une communication réussie.



Et aujourd'hui, on est dans l'air de la communication puisque tout est basé sur le matériel numérique qui est un matériel de communication. Il faut revoir Lacan à Louvain sur la communication, c'est très instructif. Ça fait rire tout le monde, d'ailleurs !
